

Prisonniers politiques : Ernst Toller et Antonio Gramsci

Si la prison représente pour les prisonniers politiques une expérience d'un genre particulier, pas tout à fait comparable avec le vécu d'autres détenus, les problèmes auxquels ils sont confrontés, sont les mêmes. Il s'agit de survivre dans un milieu hostile, tout en conservant un minimum de dignité, de résister à la pression d'une « machine » qui risque de broyer leur identité. À tout ceci vient s'ajouter, dans le cas des personnes incarcérées à cause de leurs opinions, le danger d'une remise en question de leurs convictions.

Comme le montrent les exemples de Ernst Toller et de Antonio Gramsci, la rencontre avec le monde carcéral signifie plus que la perte de la liberté, pour laquelle ils se sont battus. Si leur lutte repose sur la certitude que les hommes, bons par nature, méritent une société meilleure, la prison les confronte avec une réalité qui les conduit à remettre en question le bien-fondé éthique et anthropologique de leur engagement et de leur humanisme. Les conséquences sont dramatiques. Les « Lettres de la prison » de Toller nous permettent de suivre pas à pas le processus par lequel sa volonté de résistance s'effrite progressivement, cédant la place à une vision désenchantée de l'humanité et du sens de la vie. La confrontation avec la « nudité » des hommes privés de leur liberté et avec les effets dévastateurs de la prison auront aussi raison de la résistance de Gramsci, malgré ses efforts pour s'accrocher aux idéaux qui ont inspiré son œuvre et son action.

Ernst Toller: le douloureux cadeau de l'emprisonnement

Né à Samotschin, une petite ville polonaise faisant partie à l'époque de l'empire allemand, **Ernst Toller** (1893 – 1939) est confronté dès son enfance aux tensions raciales et religieuses qui, quelques décennies plus tard, contribueront à l'éclatement de la première guerre mondiale. Juifs et chrétiens, polonais et allemands cohabitent dans un équilibre instable, pour autant que chacun reste à sa place. Toller, dont les parents, des commerçants relativement aisés, appartiennent à la communauté juive allemande, essaie de se retrouver dans ces clivages sociaux dont il ne comprend pas le sens. Pourquoi les enfants du village le taxent de « Jud » et pourquoi tance-t-il les polonais de « polaks » ? Des questions qui resteront longtemps sans réponse et qui s'ajouteront à d'autres, plus fondamentales, sur les abîmes de la nature humaine.

Un épisode marque profondément son adolescence. Des paysans invitent un pauvre bougre, Julius, à boire avec eux et s'amusent à le voir se saouler. Ivre mort et en proie à des attaques épileptiques, Julius s'écroule sur le pavé, inanimé, pendant que les paysans s'éloignent en ricanant. Témoin de la scène, Toller est abasourdi : « *Je viens de faire pour la première fois connaissance avec la cruauté du monde, je ne comprends pas le comportement des hommes, qui peuvent être bons sans effort et se réjouir du mal* ». ¹

¹ E. Toller, *Eine Jugend in Deutschland*, Hamburg, Rowohlt, 2006, p. 26. La traduction est celle de Pierre Gallissaire dans l'édition de l'Âge d'homme.

Au gymnase, qu'il fréquente sans trop de conviction, il commence à s'intéresser de littérature et de philosophie et écrit quelques articles pour le journal local. À l'université de Grenoble, où Toller poursuit ses études, il lit Nietzsche, Dostoïevski et Tolstoï, tout en goûtant aux plaisirs de la vie. Le début de la première guerre mondiale le surprend pendant son séjour en France. La folie patriotique qui déferle dans tous les pays d'Europe n'épargne pas l'écrivain. Toller se dépêche de rentrer en Allemagne et de s'enrôler comme volontaire, certain que la victoire ne saurait tarder. L'absurdité cruelle de la guerre lui apparaît dès la première journée au front, l'idéalisme nationaliste fait place chez Toller au désir de paix et à la prise de conscience des injustices et contradictions qui caractérisent l'ordre social existant. Il n'est pas seul. D'un côté et de l'autre des tranchées remplies de cadavres, les soldats se questionnent sur le sens d'un conflit qui n'est pas le leur. Après onze mois, Toller, malade, est renvoyé à la maison, il reprend ses études, écrit, rencontre Thomas Mann et Rilke, fréquente des cercles politiques qui rêvent d'une société plus juste. Mais la priorité est la paix. Les premières grèves éclatent à Kiel, Toller se rend à Munich pour mobiliser les ouvriers bavarois et il est aussitôt arrêté. Dans la prison militaire, il rattrape le temps perdu et plonge dans la lecture des classiques du socialisme : Marx, Lassalle, Luxemburg. Mais son adhésion aux idées du mouvement ouvrier n'est pas sans susciter en lui des interrogations sur une nature humaine qui semble craindre tout changement :

« L'ignorance et l'aveuglement gouvernent les peuples, ils tolèrent leurs maîtres parce qu'ils n'ont pas confiance en la raison et en l'esprit [...] Les êtres humains sont rongés par la peur de vivre, ils aiment la liberté, mais ils en ont peur. Ils s'abaissent et forgent eux-mêmes les fers qui les asservissent, plutôt que de se comporter en hommes libres et responsables ».²

Sur intervention de sa mère, Toller est transféré dans une clinique psychiatrique et libéré quelques jours après. La guerre est finie, l'Allemagne a capitulé, mais la colère des ouvriers vis-à-vis d'un gouvernement qui les a trahis ne s'apaise pas pour autant. En novembre 1918, c'est le soulèvement général, Karl Liebknecht proclame à Berlin l'avènement de la république socialiste allemande, qui n'aura qu'une courte durée. À Munich, Toller, nommé vice-président de comité central des conseils ouvriers, participe activement au mouvement de contestation et à la création de la République des conseils ouvriers de Munich. Mais le manque d'unité de la gauche et l'intervention de l'armée mettent vite fin aux rêves de ceux qui, comme Toller, pensaient pouvoir réaliser une société meilleure pour des hommes meilleurs. Accusés de haute trahison, les membres du conseil, dont Toller, sont arrêtés. L'écrivain est condamné à cinq ans de travaux forcés, qu'il va purger successivement dans les prisons de Stadelheim, Neuburg, Eichstätt et dans la forteresse de Niederschönenfeld. Pendant sa détention, il va écrire les œuvres qui font de lui un des écrivains les plus importants de l'expressionnisme allemand : les drames « *Massemensch* » et « *Hinkemann* » et le recueil de poèmes « *Das Schwalbenbuch* ».³ De son séjour en prison témoignent ses lettres, éditées sous le titre

² E. Toller, op. cit., p. 70

³ Ernst Toller, *Gesammelte Werke*, 6 Bände, München, Hanser, 1996. Traductions en français: *Pièces écrites au pénitencier*, Paris, L'acte même, 1966; *Le livre de l'hirondelle*, Marseille, Les cahiers du Sud, 1926.

«*Briefe aus dem Gefängnis* »⁴, dont il sera question dans cette fiche de lecture, ainsi que le récit autobiographique «*Eine Jugend in Deutschland* »⁵, publié juste avant la prise de pouvoir par les national-socialistes.

Les lettres écrites au début de sa détention reflètent à la fois la volonté de Toller de ne pas se laisser briser par la privation de la liberté et l'inquiétude face aux pressions que la privation de la liberté exerce sur lui. Il veut résister et il n'est pas sûr de pouvoir le faire. Il est conscient du fait que la prison agit sur lui et sur ses camarades («*elle brise l'esprit des prisonniers* »), tout en affirmant qu'une telle punition ne saurait lui faire plier l'échine et avoir raison de sa volonté :

*“Il ne faut pas avoir peur, je ne me laisse pas faire. Depuis longtemps j'ai la certitude que les murs de la prison ne réussiront pas à me casser ».*⁶

Ce qui importe, c'est de rester fidèle à lui-même et de ne pas montrer ouvertement les blessures que la prison lui a infligées. Parfois ses mots laissent transparaître une certaine lassitude, comme si Toller prenait conscience de sa faiblesse et d'une volonté de résistance amoindrie par des conditions de détention avilissantes. Homme d'esprit, il découvre que le corps a aussi ses raisons :

*“L'enfermement a des effets dévastateurs sur l'individu dans son ensemble. Les forces vitales élémentaires se tournent contre l'être humain, contre sa volonté consciente, la raison est toujours perdante quand elle est confrontée à des instincts fondamentaux ».*⁷

Et puis il faut résister à la tentation de se laisser aller, de prendre le pli de la vie carcérale, de s'y adapter. Certes, Toller est assez lucide pour reconnaître ce danger, mais certaines habitudes prennent le dessus, sournoisement, malgré lui. Il se surprend ainsi à parler de « sa » cellule et de parler de la prison comme un « chez soi », comme une espèce de patrie d'adoption.⁸ Il s'agit toutefois de faiblesses passagères, qui, une fois reconnues, font place à la satisfaction de celui qui a su colmater une brèche :

*„Je ne m'habituerai jamais à l'humilité apparente du détenu. Bien que je sois souvent triste et amer, il me reste la fierté de ne pas m'adapter ».*⁹

Mais refuser de s'adapter signifie s'exposer à toute la panoplie de mesures que le pénitencier réserve à ceux qui font de la liberté d'esprit une arme de combat. Et Toller n'y échappe pas. Aux aspects dégradants de la prison (le bruit, les odeurs, la

⁴ Ernst Toller, *Briefe aus dem Gefängnis*, Gesammelte Werke, Band 5, München, Carl Hanser Verlag, 1996. À ma connaissance, il n'existe aucune traduction de ces lettres en français.

⁵ Ernst Toller, *Eine Jugend in Deutschland*, 19. Aufl., Frankfurt, Rowohlt, 2003

⁶ Lettre à Tessa, p. 35. Tessa est la compagne de Toller.

⁷ Lettre à Tessa, p. 111.

⁸ Cf. la lettre à Tessa, p. 28.

⁹ Lettre à Fritz von Unruh, p. 12. Fritz von Unruh était un dramaturge et poète expressionniste, ami de Toller.

promiscuité, les mesquineries des gardiens et des détenus) viennent s'ajouter les vexations, les décisions arbitraires, les refus, les brimades. L'écrivain, toujours soucieux de ne pas laisser la souffrance envahir les propos adressés à ses amis et d'éviter que les privations nourrissent la haine, ne parle que rarement de ses conditions de détention. Mais parfois ses sentiments et ses émotions prennent le dessus et la prison, dans toute sa grisaille et sa misère, devient la cible de ses remontrances. Elle est lieu de « torture et de martyre »¹⁰, où le temps « n'a ni de forme ni de couleur » et où la haine rend les relations humaines impossibles.¹¹ Attentif à ce qui se passe autour de lui, il fustige la privation de la liberté et ses effets effroyables sur la plupart des détenus, « dont l'esprit est ravagé et déformé »¹² par l'enfermement. Des effets qui ne sont pas sans ébranler la volonté de résistance de l'écrivain :

*“Est-ce que je souffre en prison ? Je ressens le poids des murs comme un tremblement au bord de mon âme, comme une menace qui enfle jusqu'à m'étouffer. Mais la véritable souffrance se manifeste au-delà de l'espace et du temps. Les cavernes de la désolation et du vide spirituel pèsent plus lourd que les grilles les plus aiguës. Pendant des jours, je m'écrase dans mon lit, usé, brisé. Avec une clarté effrayante, je suis témoin du déclin de mon énergie intellectuelle, de la force de mon esprit, des réactions de mes sens...”*¹³

La réalité, en prison, n'existe pas. Elle s'efface devant le vide du temps, sous la pression de routines et de rituels, dont la répétition incessante agit sur l'esprit comme des coups de marteau. La réalité, privée de tout sens concret, devient une apparence privée de signification, la vie un état proche de la mort. Et si certains écrivains emprisonnés, de Platon à Dostoïevski, se sont plu à souligner la liberté de l'esprit, Toller nous rappelle qu'une telle liberté ne saurait être sans la confrontation avec un environnement stimulant. Or, mis à part la souffrance, l'univers carcéral, tel que vécu par Toller, n'offre pas ou peu de repères pour les activités de l'esprit :

*“Une journée ressemble à une autre, le temps est mort. Même la conscience de mon identité perd le rapport avec la réalité. Chaque réveil est un réveil dans la non-réalité d'un cauchemar. C'est peut-être une nature bienveillante qui épargne au détenu l'âpreté du réel ».*¹⁴

Mais au-delà des aspects physiques de l'emprisonnement, c'est surtout la cohabitation forcée avec d'autres détenus qui rend difficile, voire impossible, une confrontation intellectuelle avec des enjeux réels. Toller supporte mal cette promiscuité faite de bruits dissonants, de malveillance, de mesquineries, de querelles inutiles, véritables « tortures sournoises de l'âme d'un système pénitentiaire qui se veut humain ».¹⁵ Il supporte encore moins de devoir remettre en question sa conception du monde et des hommes, d'abandonner l'espoir en une humanité meilleure, de glisser dans une misanthropie que l'univers carcéral lui impose :

¹⁰ Lettre à Tessa, p. 23

¹¹ Lettre à Tessa, p. 53

¹² Lettre à Tessa, p. 54.

¹³ Lettre à Tessa, p. 66

¹⁴ Lettre à Tessa, p. 114

¹⁵ Lettre à Paul Cassirer, éditeur, p. 71

“On devaient sauvage lorsqu’on est obligé de partager un couloir de cellules grillagées avec d’autres personnes. Impossible d’être seul, ne serait-ce que pendant une heure, occupé à bouffer et à se faire bouffer, à pousser et à se faire pousser, à blesser et à se faire blesser. La grande comédie humaine présentée sur une scène minable, sans les feux de la rampe ni accompagnement musical ou coulisses. En sera-t-il de même dehors, des hommes nus comme ici ? »” (À Theodor Lessing, 193).

Des hommes nus, renonçant à leur dignité dans l’espoir de pouvoir tirer leur épingle du jeu, dépouillés de leur humanité, des animaux prêts à tout sacrifier pour leur survie, y compris leurs convictions : loin des conventions que la civilisation leur impose, ils se montrent tels qu’ils sont et ce n’est pas beau à voir. Cette vision bouleverse Toller plus que les privations imposées par l’enfermement. C’est pour ces hommes qu’il s’est battu, c’est pour eux qu’il a perdu sa liberté ? Et pourtant, il n’est pas prêt à jeter par-dessus bord ce qui donne un sens à sa vie et à ses souffrances. Sa volonté de résistance dépend de la foi en un monde meilleur pour des hommes meilleurs. Mais cette fois est mise à dure épreuve. Aux doutes que le monde carcéral nourrit en lui, s’ajoutent les échos de ce qui se passe au-delà des murs de la prison. La souffrance s’ajoute à la souffrance, le désenchantement à l’inquiétude. Malgré l’isolement des prisonniers, des informations se fraient leur chemin jusque dans les cellules de la forteresse. Et ces informations sont loin d’être rassurantes :

« Dehors : le sang, les meurtres, la souffrance, la faim, la détresse de millions de personnes... et un pressentiment de ce que sera le destin de l’Europe dans les décennies à venir »¹⁶.

Bien que déformés par la censure, les « bruissements du monde » laissent reconnaître les contours d’une vague qui va submerger l’Allemagne tout d’abord, le reste de l’Europe ensuite. En fait, les murs qui séparent le prisonnier de l’agitation de la vie quotidienne agissent en quelque sorte comme un filtre permettant de faire la part des choses et de reconnaître, selon Toller, ce qui est important et ce qui ne l’est pas. Loin de constituer un écran, la prison donne au regard sur le monde extérieur un tranchant révélateur :

“Ce qui se passe à l’extérieur, je l’apprends par les journaux, tout au moins en partie. Et j’ai comme l’impression de regarder le monde depuis une île, ce qui me permet d’en reconnaître les traits de façon plus claire, plus transparente, plus pénétrante que si j’étais dehors, influencé par des événements éphémères et incapable d’en reconnaître la futilité”.¹⁷

Une meilleure vision, certes, mais source supplémentaire de souffrance, dans la mesure où Toller se trouve dans l’impossibilité d’intervenir. La clairvoyance que lui transmet l’enfermement, est inutile. Détachée de l’action, elle ne fait que nourrir le sentiment d’impuissance face à une tragédie, qui se déroule sous ses yeux.

Toutefois, la prison ne représente pas que souffrance. Comme d’autres écrivains ayant vécu l’expérience de la privation de liberté, Toller découvre dans sa vie de prisonnier des aspects qui, bien qu’engendrés par cette même souffrance, la dépassent et la

¹⁶ A Tessa, p. 35

¹⁷ A Alexander Bloch, p. 135

transforment. La prison devient ainsi à ses yeux « un cadeau douloureux », une expérience qu'il n'aurait pas voulu manquer :

"Je maudis la prison et je la bénis en même temps. Je ne sais pas si j'aurais su dehors prêter attention aux voix qui me sont parvenues ici" (À Stefan Zweig, 153).

"Le cadeau douloureux de l'enfermement m'a apporté des connaissances, dont il n'est pas possible d'en parler en ce lieu. Il m'a aussi confronté à la question de savoir s'il ne sera pas nécessaire, une fois libéré, de vivre longtemps dans le silence" (À Tessa, 78-79).

En quoi consiste ce cadeau ? Toller n'en dévoile la nature que partiellement et avec beaucoup de réticence. Le séjour en prison, en changeant radicalement sa propre situation, lui a ouvert l'accès à une meilleure connaissance du monde et de la nature humaine, un regard nouveau. Il reprend ainsi des arguments développés plus tôt par d'autres écrivains, notamment par Dostoïevski. Mais ce savoir, projeté dans l'avenir, n'est pas sans avoir des conséquences au niveau de son implication sociale et politique. Loin de rejeter de fond en comble les actions qu'il a posées avant son incarcération, Toller est désormais confronté à des questions qui, pour le moment, n'ont pas de réponse. En prison, il a appris le silence, et c'est peut-être par le silence qu'il lui sera possible de confronter la folie des hommes, tout en préservant sa propre dignité :

"Depuis deux ans, je vis dans cette prison une vie de solitude monacale, qui m'a apporté des heures riches et fertiles en travail, malgré des traitements dégradants, des privations dures à supporter, la terne grisaille des journées qui s'écoulent. Je ne voudrais pas être privé de ces années. Mon esprit n'est plus brisé comme pendant les premiers moments de l'emprisonnement : toutes ces expériences de vie m'ont fait mûrir. J'ai dû goûter à l'amertume de certaines épreuves jusqu'à la dernière goutte et passer en revue les conséquences pénibles de ce que j'ai appris" (À Romain Rolland, 85).¹⁸

Au-delà de la réalité incontournable des murs et des fils barbelés, l'unité de la prison se défait et laisse la place – par la subjectivité des acteurs – à un concept polysémique : non seulement parce que les prisonniers la vivent différemment et lui attribuent des significations différentes, mais aussi et surtout parce qu'il renvoie à un autre concept tout aussi ambigu : celui de « liberté ». Le doute auquel Toller est confronté, concerne tout aussi bien la vraie nature de l'être humain que la liberté dont celui-ci jouit dans le monde. C'est dans ce sens que la prison devient une école de vie, mais seulement pour celui qui est prêt à jouer le jeu. La façon de laquelle la prison est perçue, nous dit Toller, dépend en grande partie de la nature de l'interaction qui s'instaure entre la situation de l'enfermement et la personne qui la subit et de la détermination du détenu d'en faire la clé de son devenir. La résistance que Toller oppose à la prison se nourrit de la perception des événements comme le résultat de sa propre volonté. Le destin, dont il est souvent

¹⁸ Cf. à ce propos *Äine Jugend in Deutschland*: *ÄLa proximité et la familiarité avec autant de personnes enrichit mes connaissances. J'ai appris beaucoup plus sur les ouvriers ici que par la lecture de milliers de livres et de statistiques. Le cliché que je m'étais construit à propos du prolétariat s'est brisé contre la réalité. Je commence à le voir, comme il est vraiment, au-delà de la démagogie politique* (p. 160).

question dans ses lettres, est un destin voulu. Sa liberté dans une situation de non-liberté il ne peut l'atteindre qu'en s'accrochant à la conviction d'être sujet de ce qui lui arrive :

"Privé de liberté ? Ceci n'est le cas que pour ceux qui ne sont pas prêts à servir une cause avec un dévouement sans condition, qui laisse apparaître comme un sacrifice nécessaire les semaines de doute et de scepticisme".¹⁹

"Après trois ans de détention, je me sens aujourd'hui assez fort pour considérer le destin qui m'a été octroyé comme le résultat d'un acte libre de ma propre volonté et de mon courage". (A l'éditeur E.P. Tal, S. 96).

Vue de cette façon, l'ambivalence du concept d'emprisonnement et des significations qu'on lui attribue ne représente que le reflet des tensions qui informent la vie quotidienne des hommes et des femmes en dehors de la prison. La différence entre « dehors » et « dedans » se réduit, selon Toller, à une nuance :

"Vivons-nous une vie fondamentalement différente de la vie de ceux qui s'imaginent jouir d'une liberté sans limites ? La différence n'est qu'une nuance, rien de plus. Le chaos est omniprésent, à tout moment, le matin au lever, le soir, quand nous cherchons un peu de repos : dans toute situation nous sommes obligés de le maîtriser... Nous ne sommes jamais aussi pauvres qu'on le dit. Il nous reste encore la richesse de ce que nous sommes, la beauté que nous vivons".²⁰

La nuance consiste dans la confrontation permanente avec la « nudité » des hommes qui peuplent la prison, de ces hommes qui, privés de la liberté, se débarrassent de leur « épiderme morale » (selon l'expression utilisée par Jack London) et de leur dignité. Ce thème de la nudité, qui revient à tout moment dans le discours de Toller, ne se réfère pas seulement à ce qui le dérange physiquement dans le comportement de ses camarades, comme par exemple le bruit ou les odeurs, mais aussi et surtout à la misère morale que ces comportements indiquent. Détachés de toute convention sociale, les êtres humains se montrent tels qu'ils sont véritablement : irrationnels, égoïstes, ignorants et se laissant emporter par des pulsions qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas contrôler. C'est contre cette image de la nature humaine que se brisera la résistance de Toller et aussi sa foi en un avenir meilleur, porteur d'une société plus juste et à la mesure de l'homme. S'il pouvait encore mettre les atrocités de la guerre, dont il avait été témoin, sur le compte d'une classe dirigeante nationaliste et autoritaire assoiffée de pouvoir et considérer les citoyens comme des victimes, la prison le ramène à la réalité. La mesquinerie humaine aura raison de ses rêves, malgré ses efforts d'intégrer cette réalité dans sa « Weltanschauung » :

"Je ne hais personne, comment haïr des êtres humains qui croient être le moteur du monde, alors qu'ils sont poussés par un destin qui les étreint jusqu'à leur dernier soupir. Croyez-moi, il est difficile de ne pas haïr, seul le savoir de la 'contrainte contraignante' à laquelle les êtres humains sont soumis nous fait accéder à la sagesse et à la connaissance"²¹

¹⁹ À St., p. 70.

²⁰ Au poète aveugle Adolf von Hatzfeld, p. 89

²¹ À Fritz von Unruh, p. 12.

Il n'est pas possible de détester des hommes, dont le comportement obéit à des forces qu'ils ne maîtrisent pas. Mais un tel savoir n'exclut pas le découragement que nourrit constamment le côté irrationnel du comportement humain. Si la raison de Toller réussit encore à concevoir une société qui se transforme et se structure de façon consciente autour de valeurs nouvelles, ses sentiments profonds lui disent que les aspects irrationnels et inexplicables du comportement humain feront toujours obstacles à de tels projets. Il n'est donc pas étonnant que la réflexion de Toller aboutisse à une prise de distance on ne peut plus radicale vis-à-vis de l'humanité:

*«Je ne peux et je ne veux pas fermer les yeux devant la dégradation de ce pays, devant le comportement de ces hommes, dont l'agitation m'apparaît comme un jeu méchant de fous qui se tourmentent, se blessent, se battent [...] Je suis fatigué [...] La confrontation avec la nudité des hommes pendant toutes ces années me rend malade. Il y a plus beau sur terre que des êtres humains. Les hirondelles qui m'ont quitté il y a un mois étaient plus belles ».*²²

La tragédie inhérente à la condition humaine, poursuit Toller, c'est le fait de se heurter à tout moment contre la limite, au-delà de laquelle la nature s'avère être plus puissante que la volonté des individus. Continuer à croire à la possibilité d'un homme nouveau devient ridicule, mieux vaut accepter, bien qu'à contrecœur, que l'être humain devient ce qu'il est.

Le socialisme de Toller est un socialisme nourri et accompagné par la réflexion, son engagement pour la cause des démunis ne lui fait pas oublier les contradictions et la déraison inhérentes à la nature humaine : une conviction que son expérience de la prison vient confirmer. Le contact quotidien avec des individus, qui prétextent leur souffrance pour échapper à la contrainte des conventions sociales, est le reflet à la fois déformant et révélateur de ce qui se passe de l'autre côté des murs. La prison devient ainsi la clé donnant accès à une meilleure compréhension de la tragédie humaine, de ce mélange fait de comédie et de drame qu'est la vie en société : un thème que Toller développera dans les œuvres théâtrales rédigées pendant sa détention (« Masse Mensch », « Hinkemann »).²³ La nature est plus forte que la volonté humaine, même lorsque celle-ci – en s'aidant de la sagesse et de l'ironie – essaie de se créer des espaces de liberté en ignorant les contraintes qui lui sont imposées. Que faire ? Ce sentiment d'impuissance amène Toller à détourner son regard d'une réalité qui l'accable et à chercher une issue dans des représentations mythiques et dans des contes, reflets d'un « ordre des choses lui permettant d'entretenir un rapport tant soit peu viable avec la vie quotidienne.

C'est avec la clairvoyance naïve propre à l'enfance que Toller revient à la réalité des événements qui ont marqué son époque. Il est l'enfant qui remarque la nudité du roi et ose dire ce qu'il voit. L'humanité court vers une catastrophe et personne s'en aperçoit. Le pessimisme éclairé de l'écrivain allemand pointe le doigt vers la déraison et l'irresponsabilité des hommes qui, quelques années plus tard, feront sombrer l'Europe dans la tragédie du national-socialisme. Mais si l'enfermement a aiguisé son regard et

²² À Tessa, p. 132.

²³ Traduction française: E. Toller, Pièces écrites au pénitencier: L'homme et la masse. Hinkemann, Éditions Compôact, 2003

nourri à la fois sa perspicacité et son désespoir, le désenchantement de Toller, ses doutes quant à la possibilité d'une rédemption séculaire du genre humain, datent d'avant son incarcération.

Pacifiste depuis sa participation à la première guerre mondiale, opposé à toute forme de violence, Toller s'est trouvé en porte-à faux avec ses convictions lorsqu'il a pris part activement à la révolution de Berlin en 1918, à la révolte spartakiste quelques mois plus tard et à la victoire éphémère de la république des conseils en Bavière. Son implication dans des actions de violence, bien que dictées par la dureté de la répression, a laissé des traces profondes dans l'esprit de l'écrivain et, déjà, des doutes à propos de leur pertinence et de leur cohérence avec une lutte menée au nom du respect de l'homme. Est-ce possible de faire l'économie de la violence pour améliorer la condition des classes les plus démunies ? Est-il moralement acceptable de justifier la violence inhérente à des mouvements de masse par le fait que les buts poursuivis sont justes ? Ces questions sont abordées par Toller dans un récit autobiographique « Eine Jugend in Deutschland », publié en 1933 à Amsterdam, année qui voit Hitler accéder au pouvoir.

Cette œuvre, retraçant la vie de l'écrivain depuis son enfance à Samotschin jusqu'à sa sortie de la forteresse de Niederschönfelden, nous permet de suivre pas à pas les expériences qui ont façonné sa pensée, notamment la première guerre mondiale, les luttes ouvrières qui ont ébranlé l'Allemagne après la débâcle, ainsi que ses années d'emprisonnement. Son adhésion aux idéaux socialistes, en un premier temps inconditionnelle, fait vite place au désenchantement lorsque confrontée avec les contradictions et les incohérences qui minent de l'intérieur le mouvement ouvrier. Se battre pour le peuple, oui, mais quel peuple ? Ce qu'il voit, c'est des hommes imperméables à la raison et craignant la liberté : des hommes désarmés, qui apparaissent comme un ballon poussé par des forces, dont personne ne saisit les tenants et aboutissants. Si la liberté nourrit les rêves de chacun, personne n'ose en profiter, craignant les responsabilités qui vont de pair avec elle. Il vaut mieux, somme toute, être asservi que « respirer librement » :

À l'homme n'apparaît-il pas perdu devant la puissance inconcevable et inarrêtable d'un monde porteur de ce destin implacable qu'est la mort ? La peur de la vie se fraye un chemin dans son esprit, il aime la liberté, mais il en a peur. Il préfère être humilié et se forger lui-même ses entraves, plutôt que d'oser respirer librement et assumer ses responsabilités ?²⁴

Les questions se multiplient, sans que Toller trouve une réponse. Est-ce possible de contraindre les hommes à être libres, en usant de la violence ? Mais on ne ferait que changer la face de la tragédie. La violence des puissants génère la violence des opprimés : y aurait-il une violence juste et une violence injuste ? La tragédie humaine devient une tragédie personnelle. En passant en revue son implication dans la révolution de Munich, Toller se reproche d'avoir pu se laisser entraîner à commettre des actes de violence, tout en sachant que les bonnes intentions ne sauraient jamais les justifier :

„Celui qui s'engage aujourd'hui dans un combat politique, doit savoir que la dynamique et les conséquences de sa lutte vont être déterminées non par des bonnes intentions, mais par des forces

²⁴ p. 70

*qui lui échappent. La forme qu'assument attaque et défense lui sont la plupart du temps imposées, et ceci d'une façon qu'il doit ressentir comme tragique, au prix de son sang ».*²⁵

*„Plus je m'habitue à l'emprisonnement, plus la prison me devient familière, plus je me sens accablé par ce que j'ai vécu pendant la révolution. J'avais échoué, j'avais cru que, en tant que socialiste détestant la violence, jamais je n'aurais eu recours à la violence. Et pourtant j'ai non seulement eu recours à la violence, mais j'ai appelé à la violence. J'haïssais verser du sang et j'ai versé du sang [...] Faut-il que celui qui agit se sente coupable, toujours et toujours ? Ou alors choisir l'inaction pour ne pas être coupable ?“*²⁶

Il n'y a pas d'issue à ce dilemme, Toller choisit d'assumer pleinement la responsabilité de ce qu'il a fait et de donner ainsi un sens à la punition dont il est l'objet. Mais la question reste ouverte, une blessure qui accompagnera l'écrivain pour le reste de sa vie. Une question qui en appelle d'autres, plus fondamentales et plus douloureuses : le sens de la vie et la recherche d'alternatives à une vision du monde et des êtres humains que la réalité a rendu obsolète. Toller refuse toutefois de jeter l'éponge :

*„Je ne comprends pas la souffrance qu'un être humain inflige à un autre être humain. Est-ce que les hommes sont cruels par nature ? Ne sont-ils pas capables d'empathie face aux tourments essuyés chaque jour, chaque heure, par leurs congénères ? Je ne crois pas à la méchanceté naturelle de l'homme, je crois plutôt que celui-ci est capable des pires atrocités par manque de fantaisie, par la paresse de son cœur“.*²⁷

Dans son désespoir, il essaie encore une fois de se garder une porte ouverte sur l'humanité et de trouver des raisons qui plaident en faveur des hommes. La thèse hobbesienne du « homo homini lupus » n'a selon Toller aucun fondement, même si ses expériences semblent prouver le contraire. Certes, les êtres humains sont capables des pires atrocités, mais ceci ne suffit pas pour conclure à une méchanceté ancrée dans la nature humaine. Une action répréhensible ne signifie pas forcément que l'acteur le soit, le mal de l'acte ne pouvant pas être transféré automatiquement à l'acteur. Toller s'en rend compte lui-même : son argumentation tourne en rond, sa tentative de sauvetage pas concluante. La « paresse du cœur » renvoie au fait qu'il faut parfois du courage pour faire du bien et de l'imagination pour concevoir une bonne action. Mais il faut aussi et surtout la faculté (innée ou apprise) de discerner le bien et le mal, une conscience presque « sensuelle » de ce que l'action signifie. Ceci reviendrait toutefois à partager l'humanité en fonction d'une telle aptitude et à priver ceux qui n'en disposent pas du statut d'être humain.²⁸

Le dilemme et les doutes auxquels Toller fait face deviennent d'autant plus oppressants que la sortie de prison. La joie que l'écrivain éprouve à l'idée de se retrouver de nouveau en liberté est troublée par la peur de ce qui l'attend et par des pensées suicidaires. La prison, qu'il s'apprête à quitter, lui apparaît dans une autre couleur. La liberté ne peut

²⁵ p. 100

²⁶ p. 159

²⁷ p. 163

²⁸ Cf. à ce propos H. Arendt, *Über das Böse. Eine Vorlesung zur Frage der Ethik*, 2. Aufl., München, Piper, 2008.

être perçue clairement que lorsque on est privé, de même que les souffrances de l'emprisonnement naissent des représentations – idéales, sélectives – de la liberté. Mais la clarté d'une telle proposition est fragile, dans la mesure où liberté et asservissement renvoient à des conditions à la fois désirables et menaçantes. La prison est la « mère » en même temps que « cruelle », elle offre sécurité aussi bien que souffrance, désespoir et insouciance. La liberté qui s'ouvre au-delà des murs et que l'on convoite réjouit le prisonnier, la vraie vie, combat quotidien à l'issue indéterminée, lui fait peur :

*„La dernière année d'emprisonnement. Pendant toutes ces années, mon désir de liberté était indestructible, imperméable à la maladie et aux privations. Maintenant que le temps arrive à terme, que je commence à compter les jours qui me séparent de la libération, il se passe quelque chose d'étrange. Je sens mes forces vitales s'affaiblir, des journées durant je reste couché dans ma cellule, inerte, et au lieu de me réjouir de la liberté qui m'attend, j'en ai peur. J'ai peur de la responsabilité et des engagements. La prison était comme une mère, une mère cruelle qui mettait de l'ordre dans mes journées, qui me nourrissait, qui me libérait de tout souci. Et maintenant il faut que je la quitte et que je m'engage dans de nouveaux combats. [...] Je me sens faiblir d'un jour à l'autre, mes nuits sont peuplées par la mort, mon pouls est de plus en plus silencieux, je désire la mort, je l'appelle et je m'étonne qu'elle ne vienne pas. Au réveil, je sors de mon cauchemar, mes forces reprennent le dessus. Je ne peux être que ce que je suis, je veux réussir l'examen de la vie et je vais le réussir ou alors accepter les conséquences de mon échec“.*²⁹

Toller ne réussira pas l'examen. Émigré aux États-Unis juste avant la prise de pouvoir par les nazis, il s'enlève la vie en 1939.

Antonio Gramsci : la volonté de résister

Député au Parlement italien, auteur d'écrits politiques qui ont influencé la pensée marxiste jusqu'à nos jours, journaliste, philosophe, **Antonio Gramsci** (1891 – 1937) fut l'un des représentants les plus en vue de la culture italienne et européenne du début du 20^e siècle. Né à Ales, en Sardaigne, quatrième de sept enfants, Gramsci voit sa santé compromise dès l'âge de quatre ans. Une mauvaise chute cause une déformation de la colonne vertébrale qui le fera souffrir pendant toute sa vie. Autre événement marquant de son enfance: la mise à pied de son père, procureur de district, à cause de démêlés avec la justice, ce qui le contraindra, à l'âge de 11 ans, à se trouver un travail pour aider la famille. Fêré de lecture, brillant à l'école, il fréquente le lycée, avant de s'inscrire à la faculté de lettres de l'université de Turin. Membre du parti socialiste depuis 1913, il collabore au quotidien de ce parti, l'Avanti, et participe activement aux mouvements ouvriers qui ont marqué la vie politique de la capitale du Piémont entre 1912 et 1922. En 1919 Gramsci figure parmi les fondateurs de „Ordine nuovo“, une revue hebdomadaire qui, s'inspirant des idées de la révolution d'octobre en Russie, préconise l'instauration de conseils ouvriers de fabrique et s'éloigne de plus en plus des positions du parti socialiste, considéré comme trop accommodant. Ceci aboutira, en 1920, à la création du parti communiste italien, au sein duquel Gramsci poursuit sa carrière politique. Tout d'abord membre du comité central, il est nommé secrétaire général en 1924, année qui

²⁹ p. 166

marque le début de la dictature fasciste en Italie. Après un attentat échoué contre Mussolini, Gramsci est arrêté en 1926 et condamné, deux ans après, à 20 ans de prison. Incarcéré dans le pénitencier de Turi, relâché après dix ans pour des raisons de santé, il succombe à la maladie dans une clinique de Rome quelques mois après sa libération. Ses écrits, la plupart d'entre eux rédigés en prison³⁰, ne seront publiés qu'après la fin de la deuxième guerre mondiale, la version intégrale des „Lettres de prison“ seulement en 1996.³¹

La pensée de Gramsci, sa vision de l'individu en société, s'articule autour du concept de volonté. L'être humain n'est, selon lui, ni un bateau de papier à la merci de courants aléatoires, ni un produit des structures sociales dans lesquelles il évolue. L'homme, être doué de volonté, est à même d'exercer une influence sur le monde de la vie: de cette conviction Gramsci ne se départira jamais, malgré les souffrances causées par l'emprisonnement et par la maladie. La tension entre la souffrance et la volonté de la dépasser se trouve au centre de la lutte qu'il a menée tout au long de son séjour en pénitencier. Les „Lettres de prison“ témoignent de la difficulté d'une telle entreprise, véritable acte de balance entre le besoin de se représenter comme quelqu'un sachant résister aux adversités, le regard ironique sur son propre destin et l'envie de faire comprendre à ses proches ce que signifie que d'être privé de la liberté. Une approche on ne peut plus lointaine de celle adoptée par d'autres écrivains, comme par exemple Oscar Wilde et Silvio Pellico,³² dont les œuvres, également écrites en prison, ruissellent de larmes et d'auto commisération.

Au lieu de s'apitoyer sur lui-même, Gramsci lutte, résiste, contrôle la souffrance, s'oppose de toutes ses forces à la grossièreté qui envahit l'esprit de ses camarades. Parfois les lettres laissent apparaître des failles dans sa détermination, parfois les doutes, l'incertitude, le découragement prennent le dessus. Il arrive que, dans certaines circonstances, le volontarisme de Gramsci échoue contre les « petits harcèlements » dont la vie en prison est faite, ou se heurte à l'incompréhension de ses proches. Mais les moments de faiblesse ne sont que passagers, Gramsci retrouve vite son aplomb. La résistance à la prison devient l'expression de la fidélité envers soi-même.

En lisant les lettres que Gramsci adresse à ses proches, il ne faut toutefois pas oublier qu'elles ont été rédigées dans un contexte bien particulier, celui de la prison, et donc conditionnées dans leur contenu par les circonstances spécifiques à cette institution: l'anticipation de la censure, le décalage parfois considérable entre le moment de l'envoi et celui de la réception, ainsi que la différence dans les réalités vécues en dedans et en

³⁰ Ses écrits, recueillis et édités sous le titre de « Quaderni del carcere », comprennent des réflexions et des analyses sur des thèmes politiques, historiques et culturels (Torino, Einaudi, 1948 -1951. Traduction en français : Cahiers de prison, Paris, Gallimard, 1996

³¹ Antonio Gramsci, Lettere dal carcere (1926 ì 1937), Palermo, Sellerio, 1996. Traduction en français (version abrégée): Lettres de prison, Paris, Gallimard, 1971

³² Sur Pellico, cf. la fiche de lecture sur la prison romantique. Le « De profundis » de Oscar Wilde fera l'objet d'une fiche de lecture à venir. Adriano Sofri a défini « Mes prisons » de S. Pellico comme « l'œuvre la plus humide de la littérature italienne » (Adriano Sofri, Le prigionieri degli altri, Palermo, Sellerio editore, 1993, p. 57).

dehors de la prison. Les malentendus, inévitables, requièrent des mises au point, qui deviennent peu à peu le thème central de l'échange. Le fait que les lettres passent par les filets de l'administration pénitentiaire transforme le dialogue en une relation à trois et incite à la prudence, voir à l'autocensure:

À Sachant avec certitude que mes lettres sont contrôlées par l'administration, j'écris désormais avec une certaine pudeur. Je n'ose plus laisser libre cours à mes sentiments, mais lorsque j'essaie de les atténuer il me semble d'être devenu un sacristain.³³

L'échange de lettres avec ses proches, plus particulièrement avec sa femme Giulia et avec Tatiana, sa belle-soeur, représente tout d'abord une tentative de dédramatiser la situation et de faire de la prison une espèce de laboratoire pour l'observation des relations humaines. Gramsci décrit en détail le voyage et le séjour sur l'île de Ustica en prenant soin d'enrichir ses écrits avec des anecdotes et des observations sur les personnes qui l'accompagnent et les paysages qu'il traverse. Il insiste sur le fait qu'il n'est pas maltraité, qu'il va bien, qu'il est tranquille:

*„Mis à part les conditions particulières de ce voyage, [...] il a été très intéressant et varié. [...] Je suis moi-même étonné de me porter aussi bien. Dans quelques jours, une fois ma migraine disparue, je commencerai une nouvelle période de mon existence moléculaire. [...] Nous sommes tous traités correctement, notre vie est très calme". (A Tatiana, S. 5-6).*³⁴

L'écriture de Gramsci, confronté aux défis d'une nouvelle vie, laisse transparaître une curiosité presque enfantine, malgré la retenue que l'écrivain s'est imposée. En même temps il se prépare à ce qui l'attend. L'expression « vie moléculaire », qu'il utilise tout au long de la correspondance pour décrire sa situation, renvoie à une stratégie de résistance basée sur la réduction de ses exigences, la limitation de ses besoins à l'essentiel, le confinement dans un monde intérieur contrôlé par la volonté, le regard ironique sur soi-même :

*„Je t'assure que j'ai toujours été joyeux, à l'exception de quelques moments pénibles lorsque on a éteint la lumière dans nos cellules. Le côté espiègle de mon caractère, qui me fait découvrir l'aspect comique et caricatural de toute situation, n'a malgré tout pas disparu".*³⁵

Cette position de retrait volontaire n'empêche pas Gramsci de jeter son regard sur ce qui se passe autour de lui, notamment sur ses camarades. Comme Dostoïevski, Toller ou Tolstoi, l'intellectuel italien fait état de son émerveillement face à une catégorie de personnes jusque-là inconnue dans leur réalité quotidienne. Le peuple, pour lequel Gramsci s'est battu, il le rencontre en prison. Ses premières impressions sont mitigées. S'il est prêt à admirer la perfection d'une « machine humaine » sachant s'adapter aux situations les plus dégradantes, il reconnaît que cette adaptation presque automatique débouche sur un processus de déchéance qui ne se manifeste pas seulement chez les condamnés de droit commun, mais aussi chez les prisonniers politiques :

³³ Lettre à Tatiana du 9.12.1926, prison de Ustica (p. 7). Tatiana (Tanja) est la sœur de Julia, la femme de Gramsci.

³⁴ Lettre du 9.12.26 à Tatiana (p. 5-6), depuis la prison de Ustica.

³⁵ Ibidem, p. 7

ÀTu ne peux pas imaginer à quelle condition d'âbrutissement physique et morale sont réduits les condamnés de droit commun. Ils vendraient leur chemise pour un verre de viné ñ.³⁶

ÀLes hommes contraints par des forces externes à vivre dans des contextes extrêmes et artificiels manifestent très vite tous les côtés négatifs de leur caractère. Ceci vaut aussi et surtout pour ces intellectuels, que l'on appelle vulgairement des demi-portions. Les plus calmes et sereins, ce sont les paysans, suivis des ouvriers et des artisans. Les intellectuels par contre se laissent parfois aller à des crises de folie absurdes et infantiles. Je ne parle pas des condamnés de droit commun, dont la vie est primitive et élémentaire, capables de passions qui, avec une rapidité effrayante, atteignent les sommets de la folie furieuse ñ.³⁷

Loin de se laisser décourager par de telles observations, Gramsci se limite à prendre acte de cette facette de la réalité, sa vision du monde n'en est pas ébranlée pour autant. Les mouvements révolutionnaires, tels qu'il les conçoit, ne sont pas redevables des réalités particulières et gardent leur raison indépendamment de ce que sont et pensent les individus. Il est toutefois utile d'en connaître les tenants et les aboutissants. Selon Gramsci, ce n'est pas la privation de la liberté qui abrutit les êtres humains – ou tout au moins certains d'entre eux – mais bien les prédispositions de chacun ainsi que le contexte de vie avant l'emprisonnement. La prison ne fait qu'accentuer des caractéristiques déjà présentes dans l'individu, à l'état de latence. Cet effet de catalyseur est d'autant plus important que le sont les disparités entre dedans et dehors.

Source de connaissance, l'observation des codétenus lui sert aussi comme aune à laquelle mesurer sa propre force de résistance. Si le choix d'une vie moléculaire et l'ironie aident Gramsci à maîtriser les difficultés de l'enfermement, il sait qu'il n'est pas à l'abri des processus de dégradation morale qu'il constate chez les autres. Et si ses lettres témoignent de sa détermination, elles laissent aussi entrevoir des fissures, qui prennent la forme d'affirmations ambiguës et contradictoires. La juxtaposition des mots exprime à la fois force et faiblesse, souffrance et bien-être, comme, par exemple, dans des lettres rédigées pendant son séjour à la prison de Milan :

*„Je me trouve ici dans une cellule agréable, réchauffée par le soleil, emmitouflé dans un maillot que je me suis empressé d'acheter et qui a chassé le froid de mes vieux os”.*³⁸

ÀTu ne dois pas te faire des soucis pour moi, tu ne dois pas penser que je souffre de ma situation. Pour autant que ce soit possible, je me trouve bien. [...] Du point de vue matériel, je ne manque de rien.³⁹

La cellule est réchauffée par le soleil, mais il fait froid ; il va bien, pour autant que ce soit possible ; matériellement il ne manque de rien, mais psychologiquement... Par les « double bind » qui ponctuent sa communication, Gramsci exprime, consciemment ou non, deux messages en apparence contradictoires. Si d'une part il aimerait rassurer ses proches, il

³⁶ Lettre du 2.1.1927 à Piero Sraffa depuis la prison de Ustica (p. 18). Sraffa est un économiste, ami de Gramsci.

³⁷ A Tanja. Lettre du 7.1.27 depuis la prison de Ustica (p. 20-21)

³⁸ Lettre du 12.2.27 à Tania et Giulia, depuis la prison de Milan (p. 27).

³⁹ Lettre du 26.2.27 à sa mère, depuis la prison de Milan (p. 33).

veut aussi que ceux-ci comprennent ce que sa résistance et sa démonstration de force lui coutent. Il va bien, certes, mais il est en prison, et son bien aller dépend en partie de la faculté de ses proches à s'imaginer sa situation.

Les malentendus sont au rendez-vous, le double message ne passe pas et Gramsci s'en offusque. Il ne veut pas de commisération ni de pitié, mais de la compréhension et de l'empathie. Sa résistance, basée sur la volonté et les ressources intellectuelles dont il dispose, en dépend. Confronté à l'incompréhension de ses proches, il remet l'ouvrage sur le métier, il explique, il argumente, parfois il se fâche. Bien qu'en étant conscient de la difficulté, pour quelqu'un qui vit dans la vie réelle, de s'imaginer concrètement ce que l'emprisonnement signifie et de tenir compte des multiples facettes de l'univers carcéral, les lettres de Gramsci laissent apparaître son irritation :

*„Je ne demande à personne de s'imaginer quelque chose de nouveau, je peux toutefois vous demander d'utiliser votre force d'imagination pour compléter les informations que je vous livre [...] Je ne suis pas un pauvre bougre qui a besoin d'être consolé. Déjà avant la prison, j'ai fait l'expérience de l'isolement, même au milieu de la foule“.*⁴⁰

*„Comprenons-nous bien: je ne crois pas que ma situation soit particulièrement brillante. Mais tu sais que la valeur de chaque chose dépend de la façon de la percevoir et de la ressentir. En ce qui me concerne, je suis serein et je vois ma situation avec calme et confiance [...] Je n'ai besoin ni de pitié ni de réconfort“.*⁴¹

Si ces mots ne réussissent pas à briser l'incompréhension de ceux à qui ils sont adressés, ils permettent toutefois au lecteur d'accéder à une meilleure compréhension de l'interaction entre prison et prisonnier. Le langage ne donne un accès direct et univoque ni à la réalité de la prison ni au vécu de celui qui la subit. Au mieux, il nous en livre des reflets, des fragments, des indices, qu'il importe d'interpréter, de compléter, de reconstituer. Qui ne sait pas que la prison ne constitue pas une expérience des plus agréables, nous dit Gramsci. Mais les désagréments et la souffrance qu'elle représente dépasse le pouvoir des mots à les exprimer : au destinataire de compléter le tableau par son intelligence et son imagination. Ceci est d'autant plus vrai que les aspects objectifs de la prison, les seuls que le langage peut cerner, pèsent moins lourd que les aspects subjectifs de son vécu. Les conditions de détention, si pénibles soient-elles, sont donc moins importantes que la façon de laquelle on réagit. Confronté à l'incompréhension de ses correspondants, Gramsci joue cartes sur table. Oui, ce n'est pas drôle que d'être privé de la liberté, mais il est possible d'y faire face avec calme et confiance : une attitude que les proches de Gramsci – sa mère, sa femme - ne sont pas prêts à accepter, convaincus comme ils sont qu'un détenu soit nécessairement la proie du désespoir le plus profond.

L'accumulation de malentendus aboutit peu à peu à un renversement de rôles, que nous avons déjà observé dans les dialogues de Platon et chez Thomas More⁴² : le consolé

⁴⁰ Lettre du 25.4.27 à Tanja, depuis la prison de Milan (p. 52-53)

⁴¹ Lettre du 6.6.27 à sa mère (p. 58)

⁴² Dans le « Fédon » de Platon, c'est Socrate, condamné à mort, qui console ses disciples. Même chose dans le « Dialogue du réconfort dans les tribulations » de More, où l'oncle, sur le point de mourir, réconforte son neveu.

devient consolateur. Gramsci, qui ne veut pas de la compassion des autres, se voit poussé dans la position de celui qui compatit. Incapables de comprendre la détresse du prisonnier, les membres de sa famille laissent tomber les images romanesques et dramatisantes de la prison et mettent en avant leurs propres soucis, en partie causés par celui chez lequel ils cherchent une consolation, ce qui n'est pas sans créer de nouveaux malentendus :

*„Je suis navré d'apprendre que tu sois fatiguée et déprimée, ceci d'autant plus que j'y ai certainement contribué. Chère Tanja, j'ai peur que ton état soit même pire de ce que tu oses me dire. À cause de moi. Si dans le passé j'ai mené une vie d'ours solitaire, c'est bien parce que je ne voulais entraîner personne dans mes malheurs. Mais assez avec tout cela, je ferais n'importe quoi pour t'arracher un sourire”.*⁴³

À la pression exercée par la prison sur l'état d'esprit de l'écrivain vient donc s'ajouter le poids des préoccupations des autres. Acculé dans le rôle du consolateur, se faire comprendre devient encore plus difficile. Son intransigeance, le refus du compromis, sont ainsi interprétés par ses interlocuteurs comme une tendance malade au martyre. Pour Gramsci, de tels reproches ne relèvent plus de l'incompréhension, mais de la trahison :

«Tu penses à moi comme à quelqu'un qui revendique à tout prix le droit à la souffrance, à être un martyr, ne voulant pas être privé ne serait-ce que d'une seconde de la peine qu'on lui a infligée. Une telle image de moi est non seulement ingénue, mais injuste [...] Je dois donc supporter deux prisons à la fois. La première est celle constituée par des murs et des barreaux. La deuxième, que je ne pensais pas devoir subir, consiste à être coupée de la vie sociale et de tout rapport avec ma famille. Je pouvais prévoir les coups que mes adversaires m'auraient portés, mais non les coups de ceux qui sont de mon côté».⁴⁴

Les turbulences ne viennent pas seulement de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur de la prison. L'équilibre précaire que Gramsci essaie de conserver entre la volonté de résistance et la nécessité de s'adapter à sa situation, menace de s'effondrer à chaque lettre reçue ou attendue. Mais il n'abandonne pas pour autant ses convictions profondes. Incompris, trahi, il continue à penser que les difficultés de la vie – en prison ou ailleurs, peu importe – aident à affermir la volonté et à se fier à ses propres forces, plutôt que d'alimenter le désespoir. Par la raison, les êtres humains sont à même de transformer les situations les plus accablantes à leur propre avantage. Comprendre et réfléchir : c'est par ces moyens qu'il lui est possible de contrôler la souffrance, même si le prix à payer pèse lourd sur la balance. Gramsci n'est pas dupe, il sait qu'une telle attitude, le repli sur soi-même, n'est pas sans danger. Il est toutefois convaincu que tout est possible, lorsque la volonté et les ressources morales sont assez fortes pour pallier aux doutes de la raison. Ce sont des situations extrêmes comme la guerre ou la prison qui permettent à l'individu d'accéder à une paix intérieure et de dépasser des sentiments comme l'optimisme ou le pessimisme :

⁴³ Lettre du 8.8.27 à Tanja, depuis la prison de Milan (p. 59-60).

⁴⁴ Lettre du 19.5.29 à Tanja, depuis le pénitencier de Turin (p. 125-26).

*"Il me semble que dans des conditions pareilles [...] l'être humain devrait pouvoir atteindre la sérénité des stoïciens et la conviction qu'il est lui-même la source de sa force morale. Ceci ne dépend que de lui, de son énergie, de sa volonté, de la cohérence inébranlable entre les objectifs qu'il poursuit et les moyens à sa disposition. Ainsi, il ne risque plus de tomber dans ces états d'âme vulgaires qui s'appellent pessimisme et optimisme. [...] En ce qui me concerne, je fais une synthèse de ces sentiments: pessimiste avec la raison, je suis optimiste par ma volonté" ().*⁴⁵

Même si les effets de l'incarcération deviennent de plus en plus oppressants, Gramsci maintient le cap et reste fidèle à ses convictions. Il ne doute pas des hommes, parce qu'il en attend rien. La résistance qu'il oppose à la prison représente la continuation logique de sa lutte pour une société meilleure, que les hommes la méritent ou pas. Il s'est engagé dans cette lutte de façon consciente et connaissant les dangers d'un tel choix. Il n'y a donc pas lieu de se plaindre si ce danger se concrétise :

À Ma vie a toujours été déterminée par mes convictions et non par des caprices passagers ou par des improvisations spontanées. La prison constituait une éventualité à envisager : elle ne me faisait pas peur à l'époque, elle n'est pas humiliante maintenant [...] Je peux donc regarder l'avenir avec détachement et sérénité. (A sa mère, S. 72) .⁴⁶

À Tu penses que ce qui compte est la condamnation et les souffrances que je dois subir en prison. Mais tu oublies l'aspect moral, sur lequel repose ma force et ma dignité. La prison est quelque chose de très mauvais, mais le déshonneur par faiblesse morale ou lâcheté serait encore pire. (A sa mère, S. 85).⁴⁷

C'est la dignité qui est en jeu et cette dignité n'a rien à voir avec les conditions de vie et les privations auxquelles il doit faire face. Gramsci nous rappelle ici que la dignité humaine ne représente pas une qualité d'un contexte de vie, mais une relation spécifique entre l'individu et des circonstances déterminées.⁴⁸ S'il est vrai que certains prisonniers renoncent à leur dignité à la suite des privations qu'ils doivent endurer, c'est qu'ils choisissent, pour des raisons qui ont trait à leur personnalité, de s'adapter plutôt que de résister. La prison constitue sans aucun doute un milieu de vie dégradant et avilissant. La seule façon de conserver son humanité consiste, selon Gramsci, à rester fidèle à soi-même.

Cette attitude, Gramsci réussira à la garder jusqu'à la fin, au prix de sa santé. Avec le temps, l'emprisonnement laisse des traces sur son corps et menace son esprit. Il compare l'action de la prison avec des grains de sable et avec des gouttes d'eau qui, malgré leur apparente insignifiance, finissent par avoir raison des rochers les plus résistants. Il se sent menacé par cette pression sournoise et par les changements qu'il commence à ressentir de plus en plus clairement. Alors, il change de stratégie. Il ne s'agit plus désormais de se cogner la tête contre le mur à chaque occasion, mais bien d'opposer résistance lorsque la résistance apporte quelque chose. Il n'est pas possible de se

⁴⁵ Lettre du 19.12.29 à son frère Carlo, depuis le pénitencier de Turi (p. 115).

⁴⁶ Lettre du 12.12.27 à sa mère, depuis la prison de Milan (p. 72).

⁴⁷ Lettre du 12.3.28 à sa mère, depuis la prison de Milan (p. 85).

⁴⁸ Cf. à ce propos T. de Koninck et G. Larochelle, *La dignité humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2005

soustraire continuellement à la pression exercée par la prison, mais il est possible de se comporter de façon à réduire autant que possible les conséquences d'une telle pression :

À J'ai beaucoup changé pendant ce temps. J'ai cru à un certain moment d'être devenu insensible et inerte. Mais il s'agissait d'une crise dans ma résistance au mode de vie que le monde carcéral m'imposait implacablement, à ses normes, à sa routine, à ses privations: à un ensemble de toutes petites choses qui se passent pendant des jours, des mois, des années, toujours de la même façon, avec le même rythme, comme des petits grains de sable. Chaque molécule de mon corps et de mon esprit se sont opposés avec acharnement à la pression de ce milieu, mais force est de reconnaître que parfois cette pression a pris le dessus et réussi à modifier des parties de mon identité. Je me suis débarrassé rapidement de cette invasion par des secousses dans tous les sens. Aujourd'hui j'ai décidé calmement de ne pas m'opposer à ce qui apparaît comme nécessaire et inéluctable [...], mais de maîtriser et de contrôler par l'ironie ce processus. [...] A tout moment, je pourrai me secouer et me débarrasser du pelage mi- âne mi- mouton que le milieu carcéral dépose sur mon épiderme.⁴⁹

Une entreprise difficile, qui fait fi de son physique défaillant. Il reste confiant, mais les changements qu'il observe chez ses camarades lui font peur. Depuis son transfert au pénitencier de Turi, les conditions de détention ont empiré. Mais ce qui le chagrine le plus, c'est de se savoir de plus en plus coupé du monde extérieur. La prison devient à ses yeux « une machine monstrueuse » qui détruit tout sur son passage. Pour y résister, Gramsci choisit de s'enfermer dans une passivité réflexive et consciente, grâce à laquelle il peut se concentrer calmement sur l'essentiel et préserver ses convictions profondes. Tout le reste est jeté par-dessus bord, y compris le refus de donner libre cours à ses sentiments et la réserve dans la description de son état. Sa souffrance, dont il ne parle que par rapport au passé, n'est pas au centre des lettres qu'il adresse à ses proches, mais les références à la précarité de sa situation et aux effets de l'emprisonnement se multiplient. Le calme qu'il affiche, cache un profond désarroi, que les difficultés de communication avec son entourage familial, toujours présentes, viennent alourdir. Le fait que Gramsci ne soit pas prêt à abandonner ses convictions et qu'il refuse fermement tout compromis avec le régime fasciste, en demandant d'être gracié, butte contre l'incompréhension de ses proches. Est-ce faire preuve d'altruisme que de se sacrifier pour une idée, en oubliant ainsi la peine qu'il cause à ceux qui le chérissent ? Ces reproches, Gramsci ne peut pas les accepter, tout en admettant qu'il aurait mieux fait, au vu de ses convictions, de renoncer à fonder un foyer :

À J'ai fini par me convaincre que bien des choses qui se sont passées, c'est de la faute, si on veut l'appeler ainsi, faute d'autres mots. Peut-être existe-t-il une forme d'égoïsme, dans laquelle on tombe de façon inconsciente [...] et je me rends compte que l'on peut apparaître égoïste aux yeux de personnes, de qui on ne s'attendait pas à une telle attitude. En fait, l'origine de cette faute réside dans la faiblesse de ne pas avoir choisi la solitude.⁵⁰

La frontière qui sépare altruisme et égoïsme est très mince, Gramsci en est conscient. Et pourtant il n'est pas prêt à sacrifier ses idéaux et sa conception du monde pour satisfaire sa famille. Confronté à ce dilemme, il admet toutefois que sa capacité à supporter la

⁴⁹ Lettre du 27.2.28 à Giulia, depuis la prison de Milan (p. 80-81).

⁵⁰ Lettre du 7.5.31 à Tanja, depuis le pénitencier de Turi (p. 148).

solitude ne lui apparaît plus comme une raison de fierté. Une vie basée sur la seule volonté, avoue-t-il dans une lettre adressée à sa belle-sœur Tanja, est une vie « misérable, mesquine, vide de sentiments ».⁵¹ Mais communiquer à autrui ses souffrances, signifie accepter ses propres faiblesses, ce qui, d'après Gramsci, ouvre la porte à la déchéance et à l'abrutissement. Les vieilles querelles refont surface: comment dire le monde carcéral sans le dramatiser ou le banaliser? C'est ce que l'écrivain essaie de faire comprendre à sa mère, en l'exhortant à lire entre les lignes et à s'imaginer ce que les mots ne peuvent pas dire. Exaspéré par le mur d'incompréhension, Gramsci, désormais à bout de forces, met les cartes sur table:

*„Vous ne réussissez pas à vous imaginer ce à quoi ressemble la vie en prison [...] Je ne parle jamais des aspects négatifs de cette vie, parce que je ne veux pas de compassion. Mais cela ne signifie pas que la vie en prison ne présente pas des aspects négatifs et qu'elle ne soit pas oppressante”.*⁵²

ñLe malaise que je ressens depuis trois mois me fait penser que la vie carcérale va peser plus lourd sur mes épaules, comme une force qui agit continuellement et détruit mes forcesò.⁵³

*“Tu as l'air de penser que la prison soit une espèce de pensionnat pour orphelines ”. Mais la prison, c'est la prison, rien de moins rien de plus”.*⁵⁴

La “machine monstrueuse” prend le dessus, la résistance de Gramsci s'effrite. Si au début de son séjour il percevait la prison comme un monde modelé par la subjectivité, il semble maintenant pencher vers une vision plus objectiviste. La prison est une prison, indépendamment des significations qu'on veut bien lui attribuer. La volonté et l'imagination, fondements de sa force de résistance, cèdent la place à deux réalités qui modèlent désormais sa vie. Au-delà de la privation de la liberté, la maladie laisse des traces de plus en plus profondes, ce qui oblige Gramsci à abandonner – tout au moins temporairement et à contrecœur – le contrôle sur sa situation :

*“Ma capacité de résistance est en train de s'écrouler complètement, je ne sais pas quelles seront les conséquences. Je me sens mal comme jamais. Depuis plus de huit jours je ne dors pas plus de trois quarts d'heure, parfois pas du tout [...] Exister me devient insupportable, toute issue, même la plus dangereuse, apparaît préférable à mon état actuel. Crois-moi, j'en peux plus, j'ai peur de perdre le contrôle sur les impulsions et les instincts élémentaires de mon tempérament” (An Tania, S. 238).*⁵⁵

La perception de la prison en tant que réalité incontournable va de pair avec un glissement progressif et conscient de Gramsci vers un état d'adaptation passive et résignée. L'intensité de la souffrance devient visible, la retenue fait place dans ses lettres à une analyse impitoyable de sa situation, ultime tentative désespérée de garder intacte son intégrité morale et sa dignité. Au lieu de cacher sa détresse, Gramsci en fait l'objet de

⁵¹ Lettre du 3.8.31 à Tanja, depuis le pénitencier de Turi (p. 158).

⁵² Lettre du 24.8.31 à sa mère, depuis le pénitencier de Turi (p. 160-61).

⁵³ Lettre du 9.11.31 à Tanja, depuis le pénitencier de Turi (p. 183-84).

⁵⁴ Lettre du 20.9.31 à Tanja, depuis le pénitencier de Turi (p. 174).

⁵⁵ Lettre à Tanja du 29.8.32, depuis le pénitencier de Turi (p. 238).

son activité intellectuelle. Par l'importance qu'il accorde à son état de santé, la privation de la liberté passe à l'arrière-plan, dans les lettres qu'il écrit pendant les dernières années de détention, la prison disparaît de son regard. Avec les forces qui lui restent, il essaie de convaincre ses proches du sérieux et de la réalité physique de sa maladie, que les membres de sa famille, Tanja en particulier, continuent à considérer comme la manifestation d'un malaise psychique. Le combat touche à sa fin, Gramsci baisse les bras :

*"Le processus de détérioration que je subis actuellement demande une décision énergique. J'en ai assez de me plaindre inlassablement. Vu qu'on ne peut rien faire, mieux vaut de laisser aller les choses..."*⁵⁶

En novembre 1933, Gramsci est transféré à l'infirmerie du pénitencier de Civitavecchia. Après avoir obtenu la libération conditionnelle en 1934, il se fait soigner dans une clinique privée à Rome, où son état ne cesse de s'aggraver. Il meurt en avril 1937. Dans les dernières lettres adressées à Tanja, il parle de la vie en prison comme d'un temps misérable, comprimé, enveloppé dans la noirceur.

Claudio Besozzi
Février 2013

⁵⁶ Lettre du 18.6.33 à Tanja, depuis le pénitencier de Turi (p. 274).